

*Comment peut-on encore croire aujourd'hui en France ?*

François Euvé : C'est une question que beaucoup d'entre nous se posent. Dans un pays sécularisé comme la France, où la connaissance et la pratique religieuse continuent de baisser, il y a bien une vague de baptêmes d'adultes mais elle ne compense pas l'érosion globale, on constate un intérêt croissant pour les questions métaphysiques et la quête de sens. On voit bien que le thème de la spiritualité fait son grand retour. On sent moins de frilosité à l'égard de ces grandes questions qu'il y a vingt ans ; nous n'évoluons plus dans un environnement platement matérialiste. Ces interrogations ne mènent pas forcément à une conversion au christianisme, mais elles sont le signe d'un besoin de transcendance. Pour moi, « croire » ne signifie pas d'abord adhérer à une doctrine. Ce qui est à l'œuvre est de l'ordre de la confiance dans une instance qui nous dépasse. Étymologiquement, croire vient du latin credere (donner crédit, faire confiance) et foi vient de fides (fidélité). Cet enjeu de la relation et de la confiance me semble une quête très contemporaine.

*Le pape François, qui était jésuite comme vous, est mort il y a un an. En quoi son pontificat a-t-il répondu à ces défis ?*

Sa formation jésuite l'a rendu particulièrement sensible à la société civile. Comme il le montre, notamment, dans son texte sur la littérature, où il affirmait que la fiction et le roman sont des « lieux théologiques » qui disent quelque chose de profond sur l'homme, et dans un autre texte aussi sur l'importance de l'histoire, pas seulement celle de l'Église, mais l'histoire profane comme maîtresse de vérité. On est là au cœur de la spiritualité jésuite : « Voir Dieu en toute chose. » Dieu n'est pas confiné à la sacristie ou aux sanctuaires ; il est présent dans les sciences, la littérature et la marche du monde. Prendre au sérieux ces apports profanes était une démarche assez originale pour un pape.

Il n'a pas prédit l'avenir, mais il a porté une parole de rupture. C'est en cela que l'on peut le qualifier de prophète. Sur la question de la guerre, François a tenu une position pacifiste radicalement évangélique, rompant avec la doctrine plus classique de la « guerre juste » ou du compromis diplomatique. Sur les migrants, son premier voyage à Lampedusa a été un geste fort pour réveiller les consciences. Sa parole n'avait pas vocation à être traduite immédiatement en politique opératoire, mais à provoquer les esprits et à inviter à une hospitalité universelle.

Cela en faisait aussi un pape très clivant...

Clivant, certainement. Parfois pour de mauvaises raisons, à cause de son tempérament autoritaire ou son franc-parler qui pouvaient heurter inutilement. Mais François fut clivant aussi, surtout, au bon sens du terme : il n'était pas un homme de compromis ou d'une neutralité bienveillante et molle qui ne dérange personne et ne fait rien avancer. Il a permis à des débats nécessaires d'émerger. Sa parole était personnelle ; il ne donnait pas le sentiment de simplement réciter le manuel du magistère. En disant ce qu'il

pensait vraiment, il obligeait son interlocuteur à se positionner, suscitant ainsi une conversation authentique.

Son successeur, Léon XIV, élu il y a un an, le 8 mai, semble plus consensuel. Partagez-vous cette lecture ?

Il est plus consensuel dans la forme et dans ses gestes. Il est revenu à des formes plus classiques d'exercice de la papauté, réintégrant les appartements pontificaux et rencontrant très vite ceux qui étaient perçus comme les « ennemis » de François. Cependant, être consensuel ne signifie pas être neutre. On l'a vu lors de son voyage en Afrique : face aux provocations de Donald Trump, il a su se positionner de manière très critique. Cette fermeté se retrouve aussi dans ses nominations d'évêques, notamment aux États-Unis, où il choisit des profils plus critiques à l'égard de l'administration américaine. Il procède par « signaux faibles », plus discrètement, mais sa trajectoire est proche de celle de François. Fêter le 250e anniversaire de l'indépendance américaine sur l'île de Lampedusa était, par exemple, un geste très « franciscain ».

*Pourquoi ce focus sur l'administration américaine ? Pensez-vous que Léon XIV soit un « pape anti-Trump » ?*

C'est un point focal inévitable car Léon XIV est lui-même américain. De plus, la nation américaine polarise l'intérêt international. Qu'on le veuille ou non, nous sommes suspendus aux déclarations de Trump, plus encore qu'à celles de Xi Jinping ou de Poutine. Le fait qu'un pape américain s'oppose aussi clairement à la ligne Trump est significatif. C'est l'une des rares personnalités morales d'envergure mondiale à le faire avec cette clarté.

*Y a-t-il une culture du débat suffisante au sein du catholicisme ?*

Peut mieux faire, je pense. De fait, le monde catholique a moins une culture du débat que le monde protestant. Chez les protestants, l'absence de magistère et la relation directe de chaque fidèle avec Dieu favorisent la divergence d'opinions ; il suffit de lire l'hebdomadaire Réforme pour s'en convaincre. Dans le catholicisme, le magistère pontifical détermine la doctrine, ce qui peut freiner le débat. Pourtant, la tradition catholique met l'accent sur la raison. Nous devons être capables d'argumenter en suivant nos positions sans nous réfugier derrière le seul argument d'autorité, qui ne conduit à rien. Cela demande de la formation intellectuelle. Les catholiques doivent réapprendre à réfléchir par eux-mêmes pour que le débat soit constructif et non par une simple pluie d'invectives.

*Vous écrivez que le dogme est finalement moins important que l'attitude intérieure. Qu'entendez-vous par là ?*

C'est un retour à l'étymologie : la foi, c'est la confiance. Être chrétien est d'abord une affaire de relation à Dieu et de remise en question de soi. Certes, cette attitude s'appuie

sur une doctrine, mais celle-ci n'a de sens que par rapport à l'attitude intérieure. La foi n'est pas une adhésion intellectuelle froide à un catalogue de vérités. L'Évangile n'est pas un corpus de lois, c'est un récit de rencontres. Ce récit est la matrice de la vie chrétienne. Comme nous sommes des êtres de raison, nous mettons cela en forme dans un Credo, mais ce résumé canonique ne prend son sens que s'il est irrigué par l'expérience vécue de la rencontre.